TEMPERATURE

Du 4 septembre 1902.

Thermomètre de E. et L. Guédon, Opticiens, No 131 rue Carondelet.

7 h. du matin	91	80
Midi	93	83
3 P. M.	90	83
6 P. M.	86	81

Bulletin météorologique.

Washington, D.C., 4 septembre—Indications pour la Louisiane—Temps —beau vendredi et samedi; vents légers à frais de l'est à sud-est.

PROCHAINE BEATIFICATION

—D'UN—

Prêtre Héros de la Nouvelle-Orléans.

Commencement des Procédures.

Le monde catholique a ses héros et ses martyrs, comme les autres sociétés humaines, peut-être même bien davantage. D'ordinaire, les nations, les États les décorent, leur donnent des titres pompeux, pendant leur vie ou après leur mort, leur élèvent des monuments pour immortaliser leur mémoire et les offrir en exemple à l'humanité.

Le monde catholique les honore, les anoblit bien plus encore. Il en fait des saints, il leur accorde une place à part, une place de choix dans son paradis; il en fait une sorte de cour céleste spécialement chargée de chanter des louanges du Très-Haut.

Mais, avant de leur accorder les honneurs de la béatification, de leur assigner une place sur les autels, il se livre sur leur existence, sur leurs faits et gestes de toute sorte, à des enquêtes sévères, minutieuses, auxquelles aucun détail n'échappe, et où la courtisanerie mondaine qui dépare les plus grandes choses ici-bas n'a rien à voir et ne peut se glisser même furtivement.

On a beaucoup vanté, et avec raison, les procédures instituées par l'autorité judiciaire dans certains cas graves où il s'agit de l'existence ou de l'honneur des individus. Tout cela n'est rien en comparaison des enquêtes poursuivies minutieusement et durant de longues années par l'autorité ecclésiastique, quand il s'agit d'inscrire publiquement et officiellement au nombre des élus un chrétien, si exemplaire qu'il ait été sa vie, si exemplaire qu'aient été ses actes de dévouement à l'Eglise ou à l'humanité.

De pareilles procédures sont très rares, surtout à une époque comme la nôtre, où l'incrédulité coule à pleins bords, où la libre-pensée tient le haut du pavé, et l'on conçoit que l'autorité religieuse ne les aborde qu'avec une extrême circonspection que l'on ne retrouve nulle part dans l'exercice de la justice purement humaine.

C'est précisément un procès de ce genre qui va commencer parmi nous.

Ceux de nos habitants qui ont atteint la soixantaine se rappellent la terrible épidémie de fièvre jaune qui a décimé la Nouvelle-Orléans en 1853 et y a fait de si nombreuses victimes. Il y avait alors ici un excellent prêtre, un simple Rédemptoriste, le Rév. Seelos qui, dévoré de l'amour de Dieu et de ses semblables, se vouait tout entier, corps et âme, au salut de la communauté et sacrifia sa vie pour sauver celle de ses ouailles. Il fit un bien immense et arracha une foule de malheureux à la mort, mais il succomba à la tâche et périt victime de son zèle.

C'est cet héroïque dévouement que l'Eglise veut récompenser et glorifier, en proclamant Bienheureux le Père Seelos.

Ce qui prouve l'importance que l'on attache, ici, à cette bénédiction, c'est que tout le clergé prend une part active et ardente à cette noble et sainte entreprise, depuis l'archevêque jusqu'au dernier des vicaires de paroisses.

C'est parmi nous, très naturellement, que doit se poursuivre l'enquête, sous la direction du Très Rév. Joseph Winzel, chargé par le Saint-Père de conduire toute la procédure sur les lieux mêmes où se sont accomplis tant d'actes de dévouement.

C'est là pour notre clergé et pour notre grande communauté catholique une bien grande gloire. Peu de villes dans les deux mondes peuvent se vanter d'avoir obtenu de pareils honneurs. C'est un événement qui aura du retentissement au loin et va donner une place à part à notre ville dans le monde catholique.

L'ACCIDENT DE PITTSFIELD.

Une Leçon Utile.

Nous n'avons rien de nouveau à apprendre à nos lecteurs sur l'atroce accident qui vient d'arriver à Pittsfield, État du Massachusetts. On sait qu'il a failli coûter la vie au Président des États-Unis, et dégénérer en catastrophe nationale. L'affreuse nouvelle était, hier, en ville, l'objet de toutes les conversations; elle causait une indignation générale qui fait honneur à notre population. Mais cet émoi, cette triste surprise ne répare nullement le mal qui a été fait et qu'il faut, à toute fin, prévenir désormais.

Nous sommes possédés de la rage détestable d'aller vite à tout prix et d'arriver, pour ainsi dire, avant d'être partis. Cette manie, passée à l'état d'épidémie, occasionne à tout moment des malheurs qui sont souvent irréparables, mais dont la fréquence est telle qu'ils se reproduisent et se succèdent au milieu de l'indifférence publique. Elle nous fait prendre des habitudes de cascadeur qui nuisent considérablement à notre réputation, à l'extérieur, et jettent souvent le trouble dans nos affaires, à l'intérieur. Nous pourrions citer bien des cas où, pour avoir voulu faire inconsidérément quelques pas en avant, nous nous voyons obligés de reculer, au moment où nous nous y attendons le moins, et de faire le double du chemin parcouru en arrière. Pareille mésaventure nous est arrivée maintes fois dans le passé; n'épargnons rien pour en empêcher le renouvellement dans l'avenir.

A ce point de vue, l'accident de Pittsfield est peut être une une bonne fortune. C'est pour le moins une excellente et utile leçon dont nous ferons bien de profiter.

Jusqu'ici le succès, un succès constant, nous a ébloui et nous a permis d'aller de l'avant, hardiment, tête baissée. Qui sait ce que nous serions capables de faire, le jour où la fortune nous serait infidèle? L'accident qui vient d'arriver à M. Roosevelt est pour nous avertissement salutaire. Il nous apprend que l'esprit aveugle du progrès ne suffit pas toujours pour mener à bien les affaires publiques et particulières, que la sagesse y entre pour quelque chose et que, en fin de compte, la prudence est la mère de la sûreté.

Un trésor des "Mille et une Nuits".

Les bijoux et pierres précieuses portés par le shah de Perse, à la grande admiration des Anglais, ne sont rien au prix des richesses fabuleuses accumulées dans le trésor des souverains persans.

Le shah possède un globe en or enrichi de pierres précieuses qui seul vaut plus que toutes les pierres précieuses portées par Mouzaffered-Din. Il est estimé 25 millions de francs.

Ce globe contient 75 livres d'or pur et, dit on, 50,000 pierres précieuses. Les mers y sont représentées par des milliers d'émeraudes, l'Afrique par des rubis. La Perse est pavée de turquoises, la France et l'Angleterre de diamants.

Quant aux gros diamants, ils sont légion dans le trésor des shahs, qui possède notamment l'un des diamants célèbres du monde, le daria-i-noor, rival du koh-i-noor, enlevé jadis par un prince persan au trésor du Grand Mogol.

Pour les pierres de moindre valeur, Mouzaffer ed-Din en possède d'innombrables. Et l'on sait que jusqu'à ces derniers temps, il en offrait à toute personne à laquelle il accordait audience, comme on offre une cigarette à un ami.

L'ILE DU TRESOR.

Une expédition originale s'organise actuellement, à Londres, sous la direction de M. Knight, ancien correspondant militaire au Transvaal.

Au commencement du siècle passé, des révolutionnaires sud-américains ont déposé dans deux ou trois îles désertes des trésors qu'ils avaient enlevés aux églises du Pérou. Plus tard, ils y ajoutèrent le fruit de leurs pirateries sur mer.

D'autre part, la situation dans le Pérou et les républiques voisines étant bien troublée, il y eut une véritable exode de métaux précieux; et l'on transforma alors plusieurs îlots déserts en véritables dépôts de sûreté.

Des Américains, qui ont fait récemment une exploration dans un de ces endroits, ont réussi à y découvrir un trésor évalué à vingt-cinq millions de francs.

Ce succès a donné à M. Knight l'idée de faire une exploration semblable. Il fait armer un paquebot et recrute des jeunes gens vigoureux capables de manier la bêche, car il faudra remuer et creuser ferme la terre. Il y aura même une machine à perforation.

Un détail qui ne manque point d'importance: pour pouvoir participer à l'expédition il faut déposer la somme de 150 livres sterling, soit 3,750 francs.

DÉMISSION

—DU—

Très Révérend Père H. MIGNOT

COMME CURE

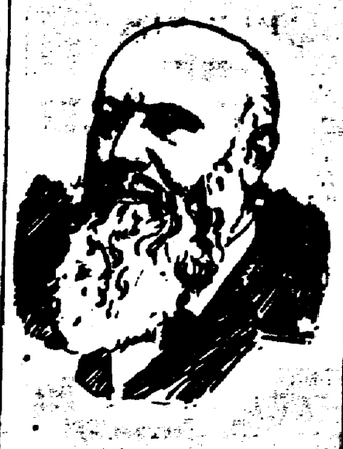
—DE LA—

CATHEDRALE ST-LOUIS.

Le Très Révérend Père Laval, vicaire-général

DU

diocèse, nommé à sa place.



Nous apprenons de source officielle que le Très Révérend Père H. Mignot a donné hier, sa démission comme curé de la Cathédrale St Louis, et qu'il sera remplacé par le vicaire-général du diocèse, le Très Rév. Père Laval, curé de l'église St Jean-Baptiste.

Cette nouvelle ne nous surprend nullement, car il y a déjà quelque temps que la santé du vénérable prêtre ne lui permet plus d'exercer son ministère aussi activement qu'avant.

Le bon père Mignot lutte depuis de longs mois avec un mal dont il triomphera assurément, c'est l'assurance de ses médecins et l'espoir de toute la population, mais qui l'a si fortement ébranlé qu'il lui faudra quelque temps pour reconquérir ses forces, sa vitalité d'autrefois et redevenir ce que nous l'avons connu, le vrai soldat du Christ, toujours prêt à répondre à la première sommation de Celui au service duquel il a voué sa vie entière, de Celui dont il a été, et restera des années encore, le plus fidèle des serviteurs.

Oui, le Père Mignot quitte la Cathédrale; c'est un sentiment de délicatesse extrême qui l'y pousse. Le cher convalescent ne s'éloignera cependant pas de cette église qu'il a desservie depuis nombre d'années; il va demeurer dans une calme retraite tout près de là, d'où, matin et soir, il entendra le chant des cloches. A l'heure de l'angélus, par la pensée il se mettra en communion de prières avec les pieuses et matinales créatures qu'il retrouvait chaque matin au pied de cet autel où il célébrait le Saint Sacrifice de la messe avec une si fervente dévotion.

La vie du Père Mignot a été celle du prêtre comprenant et remplissant tous ses devoirs, d'un être prédestiné, placé au milieu de nous par la Providence pour nous prêcher de préceptes et d'exemples la Foi, l'Espérance et la Charité, pour nous rappeler sans cesse au sentiment de nos devoirs vis-à-vis de Dieu, de la famille et de la Société, pour rétablir le calme dans nos âmes troublées.

Que de fois ne nous sommes-nous pas endormis dans cette maison de Dieu, sachant que si parfois notre ferveur religieuse s'atténuait, si le doute, l'incrédulité qui trop souvent naissent de l'âge ou de l'indifférence s'introduisaient dans nos âmes, sa parole consolante nous ramènerait dans la bonne voie.

A combien de cérémonies ne l'avons-nous pas vu exerçant son pieux ministère; ondoyant nos enfants sur les fonts baptismaux; les préparant ensuite et les conviant pour le banquet divin et les retrouvant plus tard au pied de l'autel pour bénir leurs liens de mariage.

N'a-t-il pas pompé nos erreurs et nos esprits des plus saines croyances? Ne nous a-t-il pas souvent fait entendre ce "Sursum Corda"! alors que nous nous étions laissé décourager, dévaster par les sombres réalités de la vie? toujours nous rappelait-il nos poétiques croyances berceuses de notre jeunesse.

De toutes les œuvres dont la vision nous vient et qui, à cette heure, nous apparaissent comme autant de fleurs autour de sa douce image, Chinchabe se dégage avec éclat.

Peut-être est-ce celle à laquelle le Père Mignot donna le meilleur et le plus de son cœur; peut-être est-ce celle qui lui valut les plus grandes joies et lui causa les plus graves soucis.

Oui, elle est belle cette fondation, et elle perpétuera le souvenir de celui à qui en vint la pensée en une heure de touchant attendrissement pour une enfance malheureuse; œuvre éminemment utile et que son fondateur a rendue durable en lui donnant pour assise la Charité.

Chinchabe est né d'une pensée chrétienne, et le père Mignot mit comme de la poésie à le placer dans un coin de bois entouré de frondaisons touffues, d'ombrages épais où éclate la gamme des verts; peut-être se mêlait il à sa charité un grain d'humilité, de modestie; peut être voulait-il dérober aux regards du monde, cet asile qui devait plus tard être sa plus grande fierté.

Et comme par enchantement, le doux Refuge sortit du néant, au milieu de cette nature charmeresse, et les petits êtres qui en devinrent les pensionnaires y trouvèrent un peu de bien-être, un commencement de bonheur—ce qui pleure fait par être ce qui chante.

Le Père Mignot est né à Nuits, Côte-d'Or, en Bourgogne, le 11 avril 1842. Ses premières études, il les fit dans sa ville natale. Quand la vocation religieuse lui vint, il entra au séminaire de Dijon; mais avant d'y compléter ses études théologiques, il vint en Amérique. Il entra dans un collège de Baltimore, y demeura deux années, puis se rendit à la Nouvelle-Orléans où, le 23 avril 1863, il fut ordonné par Monseigneur Odin.

Après avoir été vicaire dans une église de notre ville—St-Pierre et St-Paul, croyons nous—il devint vicaire à la cathédrale dont il devait devenir peu de temps après le recteur, en 1870.

Le Père Mignot est chanoine. Il eut comme vicaires successivement monseigneur Rouxel qu'il aimait bien tendrement, les RR. Reiter, Beronnet, Janssens, Girault, Scotti, Barbier, Solignac, Andrée, Harding et La Roche.

Le Père Mignot fut toujours l'homme de toutes les indulgences, de tous les pardons. Nul mieux que lui ne prêche le Christ—ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail.

Prêtre excellent, âme charitable, secourable, il les fut complètement, car toujours il enseigna à ceux qui venaient à lui de s'aimer, de s'aider les uns les autres pour que le moins-heureux, laissant parfois tomber un épi de sa gerbe, permît au pauvre affaibli, en se penchant sur l'herbe, de trouver le grain de blé qui guérit d'avoir faim.—Venez, les malheureux me sont toujours sacrés, disait-il.

Le presbytère de la Cathédrale pour bien des miséreux apparaissait comme un phare, comme un refuge; c'est là qu'allaient vieillards, estropiés, infirmes, sûrs qu'ils étaient d'y toujours trouver bon accueil, répit de leurs infortunes et une main secourable.

Le Père Laval sera remplacé à l'église Saint Jean-Baptiste par le Rév. G. Malene, de Baton-Rouge, et le Rév. Chas Van de Ven, du Lac Charles, prendra la cure de Baton-Rouge.

Tout en regrettant le départ de la Cathédrale du bon père Mignot, les paroissiens de notre église métropolitaine accueilleront avec bonheur le Père Laval, qui, nous le savons tous, est un digne prêtre, universellement aimé, et dont le zèle ne se ralentit jamais. A la sainteté de son caractère, se joignent des qualités administratives qui le rendent éminemment propre à administrer une grande paroisse.

Le bon Père Mignot va demeurer dans une modeste petite maison rue Ste Anne, entre Royale et Chartres; c'est là qu'iront souvent ses amis, comme en un pieux pèlerinage, lui demander sa bénédiction.

CORRESPONDANCE.

Le Rév. Père Mignot nous communique la lettre suivante qu'il a reçue récemment du Canada:

HÔTEL DE VILLE,
Québec, 22 août 1902.

Au Très Révérend M. H. C. Mignot,
Cathédrale Saint-Louis, Nouvelle-Orléans.

Cher Monsieur,

C'est à la suggestion et sur la recommandation d'un de vos amis personnels de vieille date, l'abbé H. R. Casgrain, de Québec, que je m'adresse à vous pour obtenir quelques renseignements.

Nous avons eu, ici, en juin dernier, des fêtes magnifiques à l'occasion des noces de diamant de la Société St Jean Baptiste de Québec, des noces d'or de l'Université Laval (la première université catholique érigée canoniquement dans le Nouveau Monde), et du premier Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord.

Je n'ai pas été mêlé à l'organisation de ces fêtes, mais tous les cœurs vraiment français ici ont constaté avec chagrin que nos frères de la Louisiane (Français, Canadiens et Acadiens), n'étaient pas représentés. J'ignore s'il avait été fait des démarches dans ce but, mais, dans tous les cas, le fait est certain, et nous voulons tenter un effort pour arriver à quelque résultat dans ce sens dans nos prochaines démonstrations.

J'ai accepté la tâche de publier un 3e volume des Annales de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec qui contiendra un compte-rendu au complet des dernières fêtes. Je vous en envoie un sommaire pour vous en donner une idée.

Ce livre, on me demande d'y faire entrer le plus de renseignements possible sur les groupes des nôtres en Amérique.

L'abbé Casgrain me dit que vous êtes bien celui à qui je puis demander un état succinct des groupes français, acadiens et canadiens de la Louisiane, des localités où ils sont en nombre, de leurs paroisses, leurs écoles, leurs journaux, leurs prêtres, leurs Sociétés nationales ou de bienfaisance et de secours mutuels, le chiffre de leur population, l'état de conservation de la langue française, etc.

Si vos occupations ne vous permettent pas de faire la chose par vous-même, voulez-vous avoir la bonté de demander ce travail à un homme compétent, avec qui vous me mettriez en rapport. (Serait-ce M. Tujague dont j'ai souvent entendu parler?)

Je pourrais consacrer de 10 à 25 pages à nos nationaux de la Louisiane, en donnant crédit à qui de droit, ou même sous la signature de l'auteur, car mon livre va être une mosaïque à laquelle plusieurs mains vont coopérer.

J'aurais besoin de ce travail rendu ici, à Québec, pour le 20 septembre.

Vous ne sauriez croire avec quel enthousiasme cet envoi serait accueilli chez nous, car avec l'ouverture du siècle nous avons comme un renouveau, comme une recrudescence du sentiment catholique et français, et rien ne peut rendre l'enthousiasme et l'éclat de nos récentes démonstrations.

Mon ouvrage est publié à l'instigation et avec l'appui du gouvernement de la province de Québec, et avec la sanction de notre clergé, sous les auspices de la Société Saint-Jean Baptiste de Québec, avec un comité auxiliaire dont le chapelain de notre Société, Monseigneur Gagnon, prélat domestique de N. S. Père le Pape, est le Président.

Je suis moi-même avocat, Greffier de la cité de Québec, ancien député au parlement du Canada et ancien président général de la Société Saint-Jean Baptiste de Québec dont j'ai déjà publié deux volumes d'Annales (1842-1880-1881-1882).

Dans l'espoir d'une réponse favorable,

J'ai l'honneur de me souscrire,

Votre très humble serviteur.

H. J. J. B. CHOUINARD.

A. C.

WEST END.

Les succès de l'orchestre Rosenbecker ne se ralentissent pas au West End. Celui d'hier soir surtout était brillamment composé et presque tous les morceaux ont été bissés.

Sullivan et Pasquelena sont devenus les rendez-vous de plaisir. Mais rien n'égale le succès de Fox et Fuzie, le clown le plus drôlatique de la saison et son chien, aussi savant que courageux.

Les vues du vitagraphe sont, cette semaine, très intéressantes.

THEATRE CRESCENT.

Hier, il y avait foule à la matinée du Crescent, pour applaudir Herrmann, le magicien, et le prestidigitateur sans égal. Ses intéressantes séances se poursuivront jusqu'à samedi soir, inclusivement.

Dimanche soir, changement complet de spectacle; première représentation de la troupe de Post Baker, avec l'excellente comédie: Chris and Lena.

Orpheum Athletic Park.

Le défilé des opéras et opérettes qui ont été représentés durant la saison qui touche à sa fin, se poursuit au Parc avec un succès toujours croissant. Après Said Pacha, est venu, hier soir, le tour de Fra Diavolo.

Demain, nous aurons la Mascotte et samedi, pour la clôture définitive Nell Gwynne—une semaine bien remplie comme on le voit. La troupe Olympia laissera parmi nous de bien agréables souvenirs. Nous espérons la revoir bientôt au Parc Athlétique.

MOT POUR RIRE

Un employé de ministère se plaint à son médecin:

—Pas d'appétit, des vertiges, des insomnies.....

—Ah! vous ne pouvez dormir la nuit?.....

—Oh! docteur, c'est surtout à mon bureau que j'en souffre!.....

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 22 Commencé le 10 août 1902

LE ROI DES MILLIARDS

PAR HENRY GRÉVILLE.

XXIV

AVERTISSEMENTS

Les aquarelles s'entassaient sur les aquarelles; une certaine quantité, grandies, enluminées, avaient donné d'heureux résultats. Tirées à des milliers d'exemplaires, elles s'entassaient dans un appartement loué tout exprès, dans la ville basse, à New York.

Les parcelles de terrain s'ajoutaient aux parcelles. Sur le tracé du réseau de chemin de fer, des kilomètres de rails couraient déjà vers l'Ouest, et dans le Nord la dynamite attaquait des passes encore ignorées dans les Montagnes Rocheuses; les locomotives, les "vaches noires", disaient les Indiens, traînaient des wagons de matériel à travers des plaines ignorées.

On ne s'inquiétait guère là-bas de ces voies nouvelles qui traversaient des espaces déserts. Volontairement laissées de côté, les villes n'en avaient aucune connaissance.

John Louis Bruce comptait créer des villes; des cabanes de bois s'élevaient çà et là, indiquant ce qui serait plus tard des centres populeux.... Ce ruban d'acier serait le fil dont les cités de l'avenir seraient les gigantesques perles. La plus belle de toutes s'appellerait Laure Bruce.

—Dis-moi, mon fils, demanda Saint-Mesmin, un jour que Harry était venu le voir, qu'est-ce que c'est que ce chemin de fer qu'on ébauche là-bas, très loin, dans l'Ouest? Il passe au Sud des grandes Réserves Indiennes, et puis on perd sa trace; ça doit pourtant mener quelque part, une entreprise pareille? car il y en a pour de l'argent. On veut me faire parler, — j'ai de bonnes raisons pour me taire: je ne sais rien.

—Excellente raison, en effet, dit Harry en riant. Sans indiscrétion, père, qui donc essaie de vous soutirer les secrets des autres?

—Manoël Romero, que je rencontre aux foires; et même il passe assez souvent par ici, quand tu n'y es pas.

Harry regarda son père, puis Fleur-de-Rosée, qui silencieusement, emportait les miettes du déjeuner.

Celle-ci, en un an était devenue ravissante. Elle avait grandi comme un jeune peuplier: sa taille, encore menue, plaît sur ses reins souples; tous ses mouvements avaient de la grâce.

En ce moment, son visage, tourné vers le jeune maître, exprimait une douceur grave, une tendresse recueillie qui la rendaient adorable.

Lorsque leurs regards se croisèrent, un éclair de joie innocente et passionnée à la fois jaillit des yeux de velours noir....

Puis elle retourna à son humble besogne heureuse pour le reste du jour, et sortit en fermant la porte.

—Père, dit Harry, veillez bien sur cette petite. J'ai idée que Manoël l'a dans la tête; elle n'est pas commode, lui non plus; il en pourrait advenir quelque événement fâcheux.

—Comment veux-tu, dit bonnement le père, que ces deux êtres si divers arrivent à un conflit?

—S'il voulait l'enlever, il y aurait du sang: celui de la petite peut-être, et sûrement celui de Romero. Elle le tuerait très proprement, vous savez! avec le couteau à scalper de ses ancêtres.

Saint-Mesmin se mit à rire, tout en allumant sa pipe.

—Tu vois tragique, mon fils, dit-il. Calme toi, elle ne sort jamais de notre maison; tout au plus va-t-elle dans le jardin.... quelquefois à La Chine faire une emplette.

—La route passe au bout du jardin, fit Harry.

Son père écarta de la main ces craintes superfines avec la fumée bleue sortie de la pipe.

— Nous y veillerons, dit-il, mais tu prends du souci bien inutilement, je t'assure. Quand pars-tu pour l'Europe, décidément?

—Le 15 mai, je pense, sur la "Bretagne": du moins y ai-je retenu ma place. Vous parliez d'un chemin de fer nouveau, mon père? Un chemin dans l'Ouest? N'a-t-on pas aussi parlé de mines d'or?

—Oui, fit Saint-Mesmin, revenant à sa première idée; mais les mines sont beaucoup plus au Nord. On fait des tronçons de voie un peu partout; les employés prétendent ne rien savoir. Ça m'a rendu curieux à mon tour. Est-ce que tu sais ce que c'est?

—Ecoutes, père, fit Harry, se décidant, j'aime mieux vous le dire; vous saurez vous défendre contre les questionneurs. C'est le secret de l'oncle John Louis Bruce. Il a un plan gigantesque. A-t-il en connaissance des mines d'or de l'Alaska? veut-il s'en rapprocher? Peu importe; avec ou sans mines, s'il réussit, il sera l'homme le plus riche des deux hémisphères; mais si on lui jouait un mauvais tour....

—Je comprends, fit le père. Mais toi, gamin, comment le sais-tu?

—Parce que l'oncle John n'a pas de secrets pour moi, si drôle que cela vous semble. Vous m'appelez gamin, — sans reproche papa, — et lui, me demande mon avis.... S'il me l'avait demandé quand il s'est agi d'employer son fabricant d'aquarelles....

—Celui qui a épousé Zite?

—Précisément. Le mal était fait quand je suis allé les voir à New-Port et c'était sans remède. L'oncle était coiffé du bonhomme. Et puis Zite l'a épousé; ça été le bouquet. Quoique au fond j'ai songé souvent qu'ils ne peuvent pas se souffrir, très probablement.

—J'avais dans l'idée que c'était toi qui épouserais Zite, dit le père.

—Moi aussi, répliqua philosophiquement le fils. Mais il paraît que ce n'était pas écrit.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Mme Saint-Mesmin entra.

—Alors, ces chemins de fer.... Pourquoi Romero tourne-t-il autour? reprit le père.

—Probablement pour faire un mauvais coup. Il est toujours à court d'argent; s'il pouvait vendre son prochain, le rôle de Judas ne serait pas pour l'effrayer.

—Vendre, qui? demanda St-Mesmin abasourdi.

—L'oncle Bruce, parbleu!

—A qui?

—A ses ennemis, et il n'en manque pas! Nous ne connaissons guère les affaires d'argent, père, vous et moi, mais quand on veut faire sauter un homme on en trouve le moyen; souvent même on en trouve plusieurs. L'oncle va lancer son affaire et son train d'inauguration en même temps; il emmènera un tas de capitalistes, et le vin de Champagne ne manquera pas; c'est plutôt l'eau qui ferait défaut.

—On en trouverait peut être dans les chaudières des machines? fit Saint-Mesmin très amusé. Alors il les grisera et leur fera prendre des actions?

—Fi donc, papa! Vous savez bien que John Bruce dédaigne ces moyens-là. Il leur prouvera seulement que sa ligne est la première ligne du monde, qu'elle rendra à elle seule plus de services que toutes les voies ferrées d'Amérique—et il les persuadera parce qu'il le croit. Il est horriblement fin, John Bruce, mais très honnête. Il donnera un banquet au Terminus provisoire, c'est-à-dire presque à moitié route.... et il ramènera ses invités. Cinq jours aller et autant de retour. Je crois qu'au retour ils dormiront, principalement.

—Superbe! s'écria St-Mesmin, éclatant de rire. Il y aura de bons lits?

—Et de l'eau de Seltz à discrétion.

—Et quand il sera là, Bruce, [illegible] Je me suppose pas que tu [illegible] pour aller voir des Peaux-Rouges chez eux qu'il dépense sa fortune?

—Il ira jusqu'au Pacifique, avoua Harry presque à contre-cœur.

—Une autre ligne, encore? Pour enfoncer la nôtre, la Canadienne?

—Oui, et moins cher que toutes les autres.

—Les nouvelles lignes font toujours payer moins cher pour commencer, affirma sentencieusement le vieux gentilhomme fermier, qui devait un homme d'expérience. Ensuite les prix montent et ça coûte plus cher qu'avant. C'est égal, c'est une belle chose, une grande chose!

—Pourvu qu'elle réussisse! ajouta Mme Saint-Mesmin avec ferveur; s'il arrivait malheur à